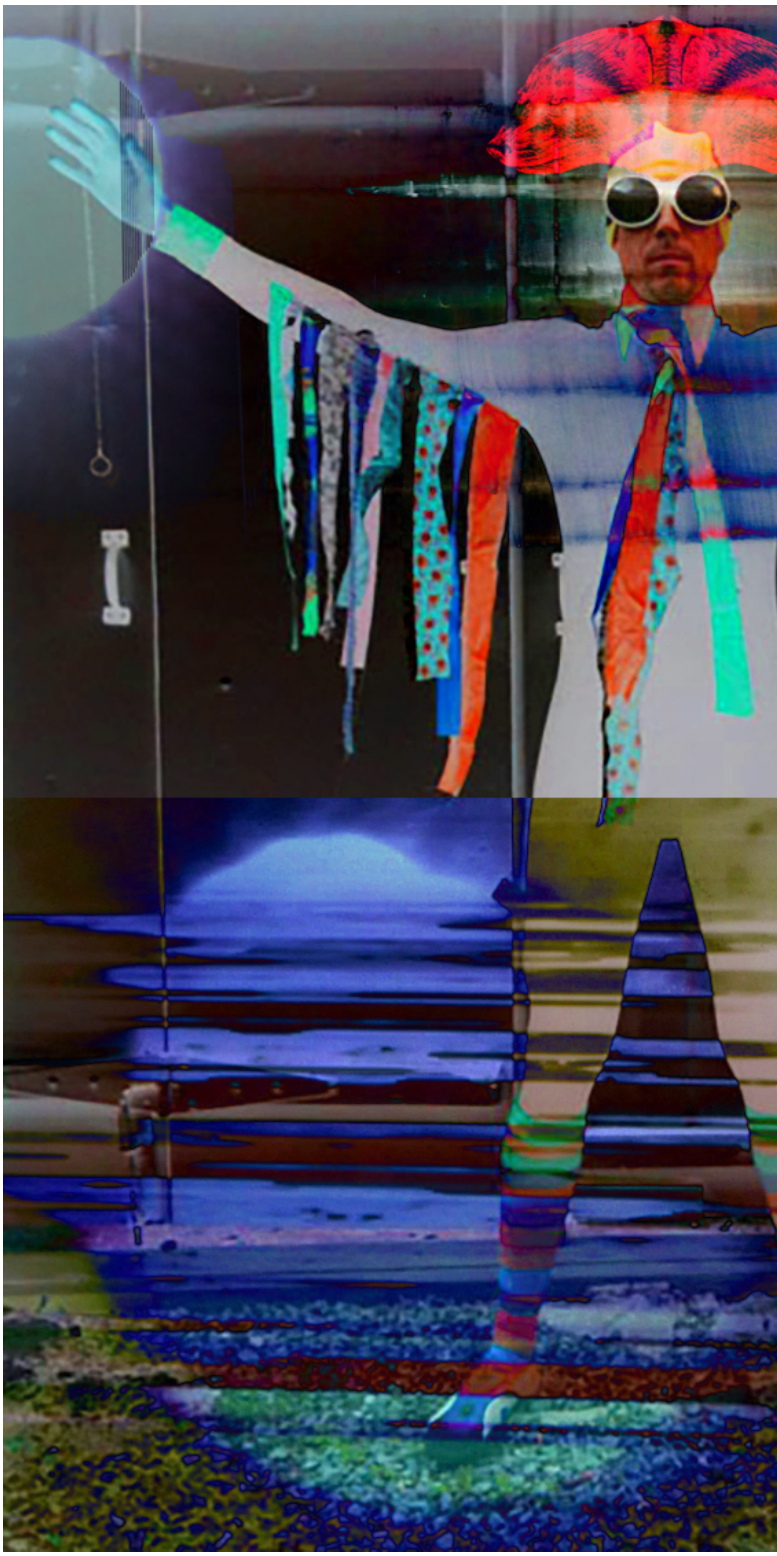

Nous sommes conquis

Le Zoomé décalé : appropriation culturelle ou décalée?
Hélène Matte en résidence au Mois Multi : Polémique chantée

© Hélène Matte

En temps de pandémie, le son a la cote au Mois Multi : balados, soirées de musique électronique, performances musicales ou électropop. Les arts vivants se voient différés mais, même en confinement, les expériences n'ont de cesse. En danse, les couples plutôt que les troupes sont à l'honneur. Ils offrent des propositions intimes en toute extimité. Nous serons voyeurs de loin, rivés à nos écrans pour se laisser toucher. Couronnant la programmation, un événement combine son et mouvement du corps et apparaît comme une quintessence de l'esprit ouvert et festif du Mois Multi. Avec Zoomé décalé, tous sont invités à faire de chez soi une piste de danse, non seulement pour être témoins mais pour prendre part au happening.

Soudain, voilà mon enthousiasme, débordant à la perspective du bal costumé, freiné par une interrogation d'ordre éthique. J'aimerais dire que c'est mon intelligence critique qui s'impose ici mais il s'agit peut-être que d'une sournoise causticité éructant d'une anxiété crasse. Pire encore, peut-être suis-je emportée par une vague d'actualités qui fait de sujets cruciaux une simple mode polémiste. Au risque d'être rabat-joie donc, je nous pose la question: le Zoomé décalé, est-il un acte d'appropriation culturelle ? C'est aussi le Mois de l'histoire des noirs après tout.

J'avance ceci parce que le « décalé » de l'intitulé, n'est pas qu'une évocation de l'originalité de la proposition ou du fait que nous y serons paradoxalement confinés mais ensemble. « Zoomé décalé » fait référence à l'expression « coupé-décalé », qui est un mouvement musical et dansant qui se propage à travers le monde depuis une vingtaine d'années. Rythmes percussifs, pas de danse chorégraphiés, paroles joyeuses caractérisent le mouvement. À « l'origine » initié par la diaspora ivoirienne d'Europe au tournant du siècle, il a non seulement envahi les boîtes de nuits de Londres et Paris mais, a déferlé jusqu'aux Caraïbes. Force est de constater qu'il se presse aussi en Amérique du Nord.

Un reportage de TV5 nous apprend que le terme vient de l'argot ivoirien. « Couper » voudrait dire « voler, arnaquer » et « décaler », « déguerpir, s'enfuir ». La formule pourrait donc se comprendre comme « prendre et partir ». Chez la diaspora néanmoins, elle se transforme. Elle pourrait signifier gagner de l'argent comme on peut pour ensuite l'envoyer au pays. Stéphane Hamidou Doukouré (1974-2006) alias Douk Saga, surnommé aussi « président » est considéré comme l'un des pionniers du coupé-décalé. Avant-gardiste de la forme esthétique, il l'était aussi au niveau politique car son refus du désespoir peut être perçu comme un pied de nez aux élites. Après lui, le mouvement connait deux vagues dont prend part Ange Didier Houon (1986-2019), alias DJ Arafat. Le chanteur, compositeur, parolier, producteur, arrangeur et danseur-chorégraphe a passé de nombreuses années en France où il s'activait en tant que disc-jockey. Le fait de s'approprier la musique d'autrui et de la redistribuer pour faire danser est le propre du geste d'un DJ. Ainsi la fonction de disc-jockey a, en soi, quelque chose de coupé-décalé.

Lorsque sur un sujet éthique nous prenons position, il est de mise de se demander d'abord : « d'où l'on parle ? ». Le sociologue de l'art Guy Sioui Durand simplifie la formule par un prompt : « t'es qui toé ? ». Pour ma part, je suis une poète qui a des fourmis dans les jambes et qui a écrit : « Je suis la voix de l'œil et la peau de chèvre ». Quant à Alexandre Berthier, il emprunte son alias à un péruvien rencontré en voyage et qui prétendait avoir été enlevé par des extraterrestres… DJ Sixtopaz est en fait originaire de France. La musique africaine ambiançait le quartier populaire parisien où il a grandi, avant qu'il s'installe à Québec il y a une dizaine d'années. L'artiste multidisciplinaire, réputé pour son usage de la vidéo, est aussi un DJ vivement apprécié. Nous avons notamment pu danser sur ses mixtes lors des Nuits du Musée au MNBAQ. La question se pose donc à nouveau ? Pourrait-on accuser ce blanc-bec de réappropriation culturel alors qu'il colporte le coupé-décalé directement du pays d'où ils viennent tous deux ? Peut-on lui en vouloir d'avoir détourné sa fonction de DJ

(et celle du logiciel de visioconférence) pour « renouveler » la formule à travers l'application Zoom ? Mais plus encore : n'y a t-il pas lieu d'arrêter de tenter d'en vouloir à qui mieux mieux pour simplement célébrer avec gratitude cette occasion de partage, de plaisir et de

découverte (aussi pour les jeunes issus ou non de la diaspora) ? Finalement, n'est-il pas préférable de danser sur l'afrobeat bien senti d'un DJ bleu, blanc ou rouge que de se souler de mauvaise pop américaine avec un DJ noir, jaune ou vert ? Il ne faudrait pas confondre la Culture avec des Smarties : mieux vaut lire les ingrédients et savoir ce que nous consommons. Consommer, c'est agir et comme dit Zab Maboungou : « Il faut agir, c'est mieux que réagir. Et agir c'est réfléchir, c'est prendre le temps. ». Voilà ce que je tente de faire ici avec ce texte plus racoleur qu'inquisiteur.

Plutôt que de chercher à savoir si le Zoomé décalé relève de l'appropriation culturelle, soyons plutôt attentifs aux propos renversants de cette artiste en provenance d'Afrique dont la sagesse semble universelle : « Cette mobilité qui est, justement, constitutive de l'intelligence des rythmes, c'est cette mobilité qui fait, j'ose le dire entre guillemet, que nous avons en fait « colonisé » l'Occident. Culturellement, la modernité occidentale, que serait-elle sans ses rythmes? ». De même, du moins dans le cas qui nous concerne, si nous préconisons les cultures africaines, ce n'est pas parce que nous les confisquons, c'est parce qu'elles nous ont conquises. Au sens amoureux.

En définitive, la question n'est pas de savoir à qui appartient la musique. Même s'il est nécessaire d'honorer les auteurs, les arts et les œuvres sont autonomes des interprètes. Dans le documentaire Afro-Prospérité de Black Wealth Media, Zab Maboungou révèle une fois de plus quelque chose de primordial et d'inattendu en expliquant l'approche de sa compagnie de danse Nyata Nyata, fondée à Montréal il y a une trentaine d'années : la rythmiculture. Les rythmes révèlent la mémoire des corps et sont des entités en soi, ils ont des personnalités : « Les rythmes sont généalogiques, ce sont par eux que les ancêtres parlent ». Elle ajoute qu'il faut puiser les rythmes « à même la musique des corps pour réhabiliter l'intime et la force des êtres ».

C'est donc une invitation pour toute la famille, y compris nos ancêtres, de notre village blanc de neige –plus que de visages– jusqu'au Centre national des Arts d'Ottawa –en passant par Wendake, Montréal, l'Europe ou l'Afrique pourquoi pas– à venir nous posséder, nous secouer l'humain, nous remuer ; à nous interconnecter de rythmes en rythmes, d'oreilles en gestes. Je nous souhaite une grande transe collective, plurigénérationelle et participative, joyeuse et multicolore. Bienvenue!

Zoomé décalé, 13 février 18h dans le cadre du Mois Multi (événement gratuit)
Présenté en collaboration avec le Festival BIG BANG Ottawa (Centre national des Arts)